

Matthieu Letourneux

**Seillan, Jean-Marie. *Aux sources du roman colonial ; L'Afrique à la fin du XIXe siècle.* Paris, Karthala, 2006. ISBN : 2-84586-617-8**

Si les études sur le roman d'aventures sont nombreuses en France - la bibliographie considérable réunie par Daniel Couégnas et Alain-Michel Boyer en annexe de leur *Poétique du roman d'aventures* en témoigne - il manquait un travail de longue haleine consacré à la littérature d'aventures géographiques. C'est ce manque que comble en grande partie Jean-Marie Seillan dans son ouvrage, *Aux sources du roman colonial* (Paris, Karthala, 2006), qui porte très largement sur le roman d'aventures, mais qui aborde également les autres récits prenant pour cadre le continent africain de 1863 à 1914. Dans cet imposant volume de plus de 500 pages, il évoque aussi bien la littérature légitimée que les oeuvres populaires, et les romans pour adultes que les récits pour enfants, dans un souci de rendre compte de l'ensemble du champ, en dehors des hiérarchies traditionnelles. Et s'il ne se consacre qu'au roman prenant l'Afrique pour cadre, ses réflexions valent cependant bien souvent pour d'autres régions géographiques.

Dans cette étude remarquablement documentée, Jean-Marie Seillan fonde ses choix analytiques sur le constat que, loin d'être des idéologues, la plupart des auteurs se contentent de reprendre les stéréotypes de leurs prédécesseurs, participant d'un discours collectif largement détaché de la réalité africaine, jusqu'à l'anachronisme le plus délirant parfois. Cette réduction du référent à une série de lieux communs idéologiques et narratifs explique la position adoptée ici : écartant dès l'abord certaines fausses pistes méthodologiques (l'approche strictement historique, la classification en fonction du référent géographique délimitant des thématiques régionales, la distinction à partir du destinataire), J.-M. Seillan privilégie un angle actantiel, s'appuyant sur la fonction attribuée aux protagonistes. Il justifie un tel choix par le fait que c'est la structure événementielle, bien plus que le décor, qui identifie le récit. Il dégage ainsi quatre modèles d'intrigues, qui correspondent à quatre pulsions du récit, à quatre postures face à l'altérité : le roman du savoir, le roman de l'avoir, le roman du pouvoir et le roman du devoir. Chacune de ces catégories est présentée à la fois à travers un cadre théorique et une série d'études de cas qui permettent d'aborder des oeuvres marginales de la littérature et des auteurs occultés sans lesquels on ne peut guère pourtant comprendre le succès de certaines idéologies : c'est en cela aussi que ses études sur le capitaine Danrit, sur Louis Jacolliot, sur Louis Noir ou sur Louis Bousсенard sont précieuses.

Premier ensemble à être abordé, le roman du savoir correspond à ce modèle vernien du roman d'éducation et de récréation, mais trouve des variations chez un vulgarisateur comme Louis Jacolliot, chez Rosny, ou même, dans une perspective très différente, chez Adolphe Belot (mais dans son cas, la *libido sciendi* tend à se confondre avec la simple *libido*). Oeuvre de compilateurs bien plus que de savants ou de voyageurs, ce type de récits propose une vision plus fantasmatique que réelle de son objet, faisant de l'Afrique une région primitive, une « terre de mystère » caractérisée à partir d'une série d'oppositions à la rationalité et à la modernité

occidentales.

Le roman de l'avoir délaisse la question de la connaissance, et ne cherche à l'inverse qu'à tirer parti de la *terra incognita* pour en faire un terrain de jeu pour aventuriers - prédateurs à la recherche de trésors fabuleux (chez Jacolliot encore, ou chez Paul de Semant), *sportsmen* explorant de vastes terrains de chasse, ou globe-trotters visitant le monde à la façon du *Gamin de Paris* de Louis Bousenard (qui intègre cependant bien souvent non seulement le roman du savoir, mais aussi la figure du touriste). De telles oeuvres tirent parti d'une vision de l'Afrique réduite à une simple zone blanche de la carte, qui permet tous les discours, tous les fantasmes.

Les romans du pouvoir s'inscrivent quant à eux dans une logique de la conquête et du conflit ; ils calquent la trame de leur récit sur des affrontements plus ou moins inspirés des événements et d'une géopolitique réels, proposant des épopées coloniales aux accents patriotiques ou la vision des nouveaux territoires menacés par l'autre (que cet autre soit issu d'une puissance européenne ou des populations autochtones). Ce sont les récits du capitaine Danrit (et ses délires obsidionaux de guerre totale) ou ceux de Louis Noir ou de Paul d'Ivoi (dont les Lavarède paraissent toutefois s'inscrire bien souvent, par leurs exploits, dans la catégorie des aventuriers)... Ce sont aussi les récits anticoloniaux, moins connus, et très éloignés dans leur propos de la geste des officiers de la coloniale.

Une dernière catégorie, celle des fondateurs, obéit à une logique qui n'est plus celle du conflit (de conquête ou de défense de territoire), mais celle de la fondation : hagiographie des grands colonisateurs, des « Bâisseurs d'Empire », utopies coloniales et « fardeau de l'homme blanc » qui ne cachent pas toujours les désirs de toute-puissance.

Certes, ces quatre catégories ne sont pas exclusives, et nombreux sont les romans à participer de plusieurs d'entre elles à la fois, mais elles permettent de dresser une cartographies des imaginaires de l'Afrique. Si les brouillages sont fréquents c'est que, comme le montre Jean-Marie Seillan, les ouvrages ne font que broder à partir d'une série de *topoi* qu'il identifie dans la dernière partie de son ouvrage : opposition entre science et magie, évocation de quelques images récurrentes de la sauvagerie (dont l'anthropophagie serait l'expression obsessionnelle), terre de violence dans laquelle l'appétit du sang peut se décliner sous des formes variées (et les romans cynégétiques en seraient, avec leurs interminables boucheries, un des aspects frappants). L'auteur s'efforce de montrer que si ces stéréotypes sont indifférents à l'Afrique réelle, c'est en réalité qu'en niant l'autre dans sa réalité, on tente de le rayer matériellement dans la carte, en rêvant de l'assimiler ou de l'exterminer.

L'étude de Jean-Marie Seillan, par sa richesse et son intelligence, offre un remarquable aperçu à la fois des mécanismes d'engendrement des récits populaires, et de leur fonction de vecteurs des grandes idéologies du temps (et en ce sens, on regrettera un peu l'absence de l'étude de certains supports essentiels, comme le *Journal des voyages*). Il témoigne de ce que c'est parce qu'elle assume de façon irréfléchie les discours et les scénarios préconçus du temps que la littérature de consommation représente une arme idéologique exceptionnelle, faisant écran entre le public et le réel, et imposant, par la répétition inlassable de son discours, une lecture qui construit par avance le monde. Et l'on ne peut s'empêcher de tisser des

liens avec les leçons offertes par *Au cœur de ténèbres*, le roman de Joseph Conrad.